

JEAN-LUC
OUTERS

Le voyage
de Luca

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD
Extrait de la publication

« un endroit où aller »
LE VOYAGE DE LUCA

À la naissance de Luca, afin de fuir la banalité de leur quotidien, Julie et Marian décident de partir pour l'Amérique. Écrite d'une plume tendrement paternelle, voici l'histoire d'un voyage apparemment sans histoire au cours duquel Luca vit pourtant ses premières approches de l'existence et forge son identité dans les brimbalements d'un lit roulant.

Extrait du texte

Je pris Luca dans mes bras et marchai jusqu'au bord de l'océan. Il faisait nuit à présent. Un cargo croisait au large et on apercevait au loin les lumières de la ville qui scintillaient dans l'eau. Luca s'était endormi, la tête posée sur mon épaule, bercé par le fracas des lames qui s'écrasaient face à nous. Je sentais contre moi sa mémoire minuscule qui se reposait enfin après cette rude épreuve. Comment faisait-elle pour emmagasiner tant d'immensité ? Les déserts et les océans réussiraient-ils à y trouver place à l'abri de l'oubli et des plis du temps ?

J.-L. O.

JEAN-LUC OUTERS

Né en 1949 à Bruxelles, où il vit, Jean-Luc Outers est notamment l'auteur de Corps de métier (La Différence, 1992, prix Victor-Rossel) et La Place du mort (La Différence, 1995, prix NCR).

DU MÊME AUTEUR

L'Ordre du jour, Gallimard, 1987 ; Labor-Espace Nord, 2002.

Corps de métier, La Différence, 1992.

La Place du mort, La Différence, 1995.

La Compagnie des eaux, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 728.

Le Bureau de l'heure, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 859.

Le Voyage de Luca, Actes Sud, 2008.

De jour comme de nuit, Actes Sud, 2013.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-02111-5

JEAN-LUC OUTERS
LE VOYAGE DE
LUCA

roman

un endroit où aller

ACTES SUD

*On fit comme toujours un voyage au loin de
ce qui n'était qu'un voyage au fond de soi.*

VICTOR SEGALEN

L'idée d'être un jour le père d'un enfant ne m'était jamais venue à l'esprit. Jusqu'à cette soirée d'automne où Julie m'annonça qu'elle était enceinte. J'eus beau jeter un regard circulaire autour de nous, c'était bien moi, en apparence, le destinataire de cette annonce, l'annonce faite à Marian. *Je suis enceinte*, trois mots qui m'avaient mué en géniteur. Quelque chose de moi, infime, minuscule, quelques molécules, de l'ADN, je ne savais pas quoi au juste, se baladait dans le ventre plat de Julie (elle ne présentait pour le moment aucun signe visible de femme enceinte). Géniteur, animal mâle destiné à la reproduction, dit le dictionnaire. L'idée de se reproduire me parut monstrueuse, d'une prétention démesurée : donner la vie à un autre qui serait aussi soi-même. Elle me mit sous les yeux un flacon dont le liquide trouble laissait percevoir un cercle brunâtre. Le verdict sans appel du test Predictor prenait la forme d'un cercle.

Plutôt que de prendre Julie dans mes bras et me répandre en cris de joie, exclamations en tout genre, ponctuées de sanglots incontrôlés, je pensais donc. A la page qui se tourne, au passé définitivement

révolu. Notre lien prenait une forme tragique. Nous devenions responsables de nous-mêmes. Plus jamais nous ne vivrions dans l'indolence des jours qui s'étirent. Plus jamais, derrière nous, nous ne fermerions notre porte, oublieux de tout. Je pensais à ma vie comme si elle ne m'appartenait plus, sans même m'apercevoir que Julie pleurait. De ses yeux, l'eau coulait en silence. L'omniprésence de l'eau déjà alors que le fœtus, dans sa poche minuscule, l'attendait peut-être, éprouvant ce sentiment diffus (pour autant qu'on puisse parler de sentiment à ce stade) que, une fois adolescent, il ne tarderait pas à qualifier de suprême injustice dont la traduction tiendrait en deux mots scandés au fil des ans : *c'est dégueulasse*.

Julie ne disait rien d'autre que ce que disent les larmes, les glandes lacrymales se chargeant de transformer les émotions en eau. Ce sont elles, ces glandes, qui ont inventé le langage des signes. Sa déception devait être immense, elle qui voyait sa vie commencer enfin, de supputer chez moi un esprit contrarié par des projets de vacances perturbés. Mes pensées étaient ailleurs, même si, de vacances, il n'en serait plus question de sitôt, du moins de celles que nous passions à traverser des déserts dans l'improvisation quasi générale, avec son lot de surprises, l'eau, encore elle, venant parfois à manquer.

Je songeais plutôt à mon grand-père, instituteur à la retraite d'un village du pays de Herve, se posant mille et une questions sur le chemin de l'église à propos du concubinage et de sa confusion absolue, alors que, quelques semaines plus tard, à l'annonce

de la nouvelle, il se montra le plus heureux des hommes, me serrant longtemps dans ses bras. Était-ce parce que, son nom enfin perpétué, il allait pouvoir dormir sur ses deux oreilles ou tout simplement parce qu'il n'imaginait pas autrement le bonheur ?

Combien de temps s'était-il écoulé depuis l'annonce des trois mots ? Je n'en avais pas la moindre idée. De longues minutes qui semblaient des heures. Je flottais dans l'intemporalité. Ma vie défilait comme une projection d'instantanés. Défilaient aussi nos récentes étreintes. L'une d'elles se détachait du lot. Impériale, Julie avait pris la direction des opérations. Je m'étais laissé faire, m'abandonnant tout entier à ses mains, au rythme de son souffle jusqu'à ce qu'elle s'écroule en hoquets convulsifs. Le fœtus devait-il la vie à cette étreinte somptueuse ? Peut-être. Je n'osais croire à l'efficacité de quelque rapport de routine. Il fallait aux spermatozoïdes lâchés en surnombre un incitant décisif qui les propulse dans l'enthousiasme d'une course effrénée. Bref, il suffisait d'y croire. Que l'un d'eux atteigne l'objectif ne devait donc rien au hasard mais à une motivation exceptionnelle. Que Julie, emportée par la furie de ses déchaînements, savait parfaitement ce qu'elle faisait m'apparut comme une évidence. Elle venait de donner le signal du départ.

Le moment était venu de dire quelque chose, je le sentais, de briser la glace du silence. Mais dire quoi, après ce blanc interminable, qui ne fût pas suspect ? Il était trop tard pour faire montre d'enthousiasme, d'euphorie, trop tard pour m'envoler avec elle sur le petit nuage du bonheur. Tout était dit, en somme.

Julie avait pris la mesure de ce silence, s'abstenant de commentaires réprobateurs du genre *c'est tout l'effet que ça te fait ?*.

Je tentai de me rappeler le moment où nous avions parlé de faire un enfant. C'était à la fin d'un repas passablement arrosé. Julie avait abordé la question. Nous vivions depuis quatre ans ensemble. "J'aimerais un enfant de toi", avait-elle dit après une gorgée de vin, quelque chose comme ça, prudente, marchant sur des œufs. Ma réponse, pour autant que je m'en souviens, avait été évasive, une réponse de Normand du genre *pourquoi pas, oui, nous avons toute la vie devant nous*. Je ne sais rien des Normands, encore moins de leurs réponses aux questions essentielles. Une certitude : je n'avais pas dit non. Le mot *oui* avait été lâché, mot minuscule aux suites imprévisibles, microscopique comme le fœtus, invisible à ce stade à la lumière de l'échographie, dont qui-conque serait bien en peine de prédire le destin. Chaque langue fait claquer le oui comme une détonation irréversible. Était-ce pour ne pas avoir à le dire ou l'entendre que nous avions renoncé, Julie et moi, au oui solennel du mariage sous le regard dubitatif de l'officier de l'état civil ? Trois lettres définitives aux conséquences inouïes. Aucune place à la rétractation (*j'ai dit oui, mais c'est non*) ou à la suspension (*je souhaiterais un temps de réflexion*). En tout état de cause, mon timide oui était assorti d'une demande de sursis. Condamné à la paternité avec sursis, imagine-t-on pareille peine et un juge pour la prononcer ?

Sursis ou pas, à en croire Julie, père je l'étais déjà, de ce fœtus joyeux guettant les bruits du monde.

La perception commence par le son, m'apprendrait plus tard la kiné. Sur ce plan, comme entrée en matière, ce n'était guère brillant, un silence sidéral en guise de son et lumière. *Silence, on tourne*, proclamait le régisseur de la vie. Celle du fœtus ne faisait que commencer, la nôtre tentait de se remettre dans ses plis.

L'attente d'un heureux événement, c'est ainsi que la langue qualifie l'imminence d'une naissance. Dès la conception, insensiblement, la rumeur se répand comme une onde de promesse de bonheur. L'amour a encore fait des miracles, transformant la solitude des êtres en une fondation solide qui a pour nom *famille*. L'œuvre de la seule force de l'amour. Je me voyais mal assailli, à chaque coin de rue, de questions sur l'attente de l'heureux événement, questions mêlées aux marques de sympathie, félicitations, encouragements, l'exact opposé des condoléances que l'on murmure tête basse après les enterrements, en serrant dans les siennes la main d'une veuve éplorée. Je me voyais moins encore arborer le large sourire de circonstance, me répandant en remerciements tempérés par une modestie toute retenue : *oh, je n'y suis pour rien, vous savez, ou si peu*, songeant au héros du jour, le spermatozoïde arrivé livide au bout de sa course folle. C'était lui, bon sang, le grand triomphateur, pourquoi inverser les rôles ?

Était-ce parce qu'elle n'attendait plus rien de moi, ni même un mot, ni même un signe, que Julie s'était mise à faire la vaisselle, activité bruyante s'il en est, qui sonna le retour à la réalité. Elle cassa même une tasse ou une assiette comme pour souligner que

la récréation était terminée et que nous passions à autre chose. Dans les couples, les vaisselles n'ont pas leur pareil pour faire surgir une tension. Une vaisselle qui traîne peut provoquer des drames et les bris de vaisselle en disent plus long que les coups de feu. Sans compter les assiettes capables de se donner des ailes. Lorsqu'elles s'écrasent après l'envol, il est d'usage que le ton monte d'un cran. Chaque vaisselle a sa petite musique, son tempo. C'est pourquoi j'observais Julie du coin de l'œil, plongeant et replongeant la porcelaine dans l'eau savonneuse. "Tu sais, je ne m'y attendais pas, mais c'est une bonne, une très bonne nouvelle", finis-je par lui dire, penaud, très penaud. Et je la pris dans mes bras, la serrant trop fort.

Je participais à une de ces réunions capitales où le sort du monde semble suspendu à quelque intervention décisive, lorsqu'une secrétaire vint me chuchoter à l'oreille que ma femme venait de prendre un taxi pour la maternité. Je crus comprendre que la poche des eaux s'était rompue, précipitant les choses. Le président de la séance énumérait les investissements en cascade nécessaires à la construction d'un projet pharaonique, insistant sur les risques de l'opération qu'il qualifiait d'immenses. J'étais tétanisé. Le président ne tarda pas à s'apercevoir de mon teint blafard. Alors que je tentais de reprendre mon souffle, il me rassura sur la maîtrise des risques en question, la société en avait vu d'autres, au Congo notamment, avec l'épilogue tragique de la nationalisation. Ici, en l'occurrence, il s'agissait moins d'un problème de capital que de *know how*. Et sur ce terrain, le groupe, même repris par les Japonais, n'avait plus rien à prouver. Après avoir rassemblé mes papiers, je finis par me lever sous l'œil ahuri du président qui rappela le caractère exceptionnel de notre réunion. Je me répandis en excuses, prétextant de circonstances exceptionnelles, elles aussi,

indépendantes de ma volonté. Je me vois encore, retenant mon souffle, prononcer ces mots debout, *circonstances indépendantes de ma volonté*, qui, en toute occasion, ne manquent pas de faire leur petit effet. Je me précipitai vers la sortie de l'immeuble et m'égarai dans les rues avoisinantes à la recherche de ma voiture. A force de tourner en rond, je me pris à douter de l'endroit précis où je l'avais garée. Je sautai dans le premier taxi.

Située dans un quartier populaire, la maternité semblait prise d'assaut par des femmes enceintes d'origine arabe et turque, qui s'étaient donné le mot pour accoucher en même temps. Le caractère collectif de l'accouchement ne m'était jamais venu à l'esprit mais il faut dire que, dans ce domaine, j'étais un néophyte. Je pensais à Venise où Julie et moi avions fêté notre première année de vie commune. Assis sur un banc du Fondamenta Nuove, nous avions assisté au défilé marin des *ambulanze* de la Croce azzurra qui déposaient à quai tantôt un malade, tantôt une femme enceinte avant qu'un brancardier, étincelant dans sa combinaison orange (sont-ils en plus moniteurs de ski?), ne les emmène aux urgences de l'hôpital San Giovanni e Paolo. J'eusse aimé que Julie, elle aussi, fût conduite en bateau à la maternité. Perdu dans cette foule aux abois, je n'imaginai d'autre véhicule que le bateau pour mener à bon port les femmes enceintes. bercé par l'eau, le futur bébé rêverait d'atterrissage en douceur, au contraire de ceux qui, blottis dans le ventre de ces femmes, agglutinées au guichet de la maternité, appréhendaient la naissance comme la fin du monde.

Je réussis à me faufiler à mon tour jusqu'au guichet où l'on nous pria d'attendre que se libère une salle de travail. C'est que l'accouchement était toujours précédé d'un travail, répondit-on à ma question incrédule. Mais de travail, il ne semblait point question encore. Installée dans un fauteuil, Julie patientait. Une infirmière finit par arriver, nous conseillant de revenir plus tard, dans deux heures par exemple, le temps de résorber l'embouteillage. Mais la poche des eaux, s'émut Julie à l'adresse de l'infirmière qui la rassura d'un chiffre correspondant à l'ouverture du col. Nous ne nous fîmes pas prier et partîmes déjeuner dans un restaurant marocain du quartier.

Nous nous sommes régalés d'un couscous, le dernier, pensai-je, dont les effluves parviendraient jusqu'aux narines du bébé que Julie, pour quelques heures encore, portait dans son ventre. Nous l'avions choisi épicé, question de donner au bébé quelque avant-goût de Méditerranée. Est-ce à cet ultime repas, humé *in utero*, qu'il devrait, dès l'adolescence, une attirance irrésistible pour les côtes andalouses et marocaines ?

Nous avons mangé en silence, unis dans nos pensées par cet instant qui nous séparait d'une vie inconnue. Que dans deux heures, peut-être trois ou quatre, un être, recroquevillé dans l'obscurité de sa poche, serait là, parmi nous, en pleine lumière, représentait pour moi le plus profond des mystères. Julie était d'une sérénité parfaite, incompréhensible au regard de ce qui l'attendait. Car sur cette scène où elle s'apprêtait à faire son entrée, les rôles étaient

depuis longtemps distribués, le mien se confinant à un poste de coulisse ou de souffleur, à condition toutefois de disposer du texte de la pièce. Nous avons rejoint à pied la maternité comme si nous rentrions chez nous après une promenade dominicale. Julie eut droit à une chaise roulante que l'on poussa jusqu'au cabinet du gynécologue. L'examen révéla que le bébé s'était retourné. Il parla d'un siège, ce qui compliquait singulièrement l'accouchement. J'ai aussitôt songé au couscous épicé comme à une cause possible de ce retournement. Cette position, le bébé pouvait l'avoir prise depuis plusieurs jours, me rassura le gynécologue qui utilisa le mot *révolution* dont le sens premier est, en effet, se retourner sur soi-même. Ainsi, le bébé n'avait pas attendu d'être parmi les hommes pour faire la révolution. Il s'apprêtait à naître à l'envers, le bougre, les pieds devant. La langue nous apprend que c'est de cette manière qu'il est d'usage de quitter la vie. Est-ce pour cette raison que je perçus dans le regard du gynécologue un soupçon d'angoisse trahissant un moment de panique ? A n'en pas douter, il n'en menait pas large. Je l'imaginai sur le fil du rasoir, jonglant avec la vie et la mort. Il passa un coup de téléphone, convoquant dare-dare un assistant. Cet accouchement commençait donc par un appel à l'aide.

Ce ne fut pas un mais trois assistants qui pénétrèrent avec nous dans la salle d'accouchement où, sous l'œil d'une sage femme, s'acheva le sacrosaint travail. C'est alors que le gynécologue fit son entrée, sous les vivats de la foule, serais-je tenté de

dire, tant nous étions nombreux dans cette pièce exigüe à attendre l'officiant. La tension était dans l'air. Je pensais à la vie qui se jouait à pile ou face. "Où es-tu?" lança Julie qui réclamait ma présence auprès d'elle alors que j'avais opté pour une position en retrait, derrière les assistants. "Massez-lui la nuque", me conseilla la sage femme pendant qu'une voix (celle du gynécologue?) enjoignait à Julie de pousser. Ce qu'elle fit, l'effort dantesque se lisant sur son visage. Je transpirais moi aussi. Je regagnai le fond de la pièce. Des cris fusaient de partout dans la lumière crue. Et soudain on vit un pied sortir du sexe de Julie. Tel un cosmonaute après l'alunissage, le bébé aventurait un premier pied dans l'inconnu avant (peut-être, on allait voir) de risquer l'autre, un petit pas pour l'homme. Ce premier pas semblait, en effet, celui de tous les dangers. Au bout d'un court instant, le pied changea de couleur. De rose, il vira au bleu, comme Picasso, illustre prédécesseur, quatre-vingts ans auparavant. C'est ce moment que choisit mon corps pour prendre congé, s'effondrant sur le dallage froid. Un assistant m'emporta dans une pièce annexe où il m'étendit sur un lit.

Quand je repris mes esprits, le bébé vagissait, criant toute la douleur du monde. Il venait de quitter le silence de la nuit utérine pour se retrouver propulsé sous les projecteurs d'une salle survoltée. On vagirait pour moins que ça. Est-ce pour cette raison que ce cri primal n'est poussé qu'une seule fois? Après, on l'oublie, paraît-il, comme les langues dont on a perdu l'usage. C'était un garçon. On l'avait plongé dans un bain pour le frictionner

à grandes eaux, le débarrassant du placenta, combien plus doux, qui l'avait enrobé neuf mois durant. A l'odeur saumâtre qu'il dégageait, je fus traversé par cette pensée horrible que l'expulsion du nouveau-né n'était pas sans rapport avec la défécation. Je la chassai aussitôt de mon esprit. Comment sont les Peaux-Rouges en naissant ? me demandais-je, car la sienne, de peau, était d'un rouge écarlate. Son corps minuscule se tordait comme s'il tentait d'accomplir une nouvelle révolution. Mais le temps de la révolution était bel et bien derrière lui. Ne lui restait que la torsion pour dire son dégoût du monde.

J'avais oublié Julie. Elle était épuisée. Elle réclama le bébé sur son ventre. Je l'entendis lui chuchoter des mots doux pour l'apaiser et lui, familier de cette petite musique qu'il avait entendu fredonner des mois durant, cessa ses cris aussitôt. Elle m'aperçut alors. "Regarde comme il est beau. Où étais-tu passé, toi ?" Mon évanouissement lui avait échappé. Normal, elle avait autre chose à faire. Je me contentai de lui répondre qu'elle avait été magnifique, préférant rester discret sur ma prestation, somme toute assez moyenne.

On a emmené Julie, étendue sur une civière roulante, dans une chambre où on nous a laissés seuls. Dans l'épuisement de ses yeux se lisait le bonheur d'une œuvre accomplie. Cet enfant, nous l'avions conçu ensemble, c'est vrai, mais c'était elle qui l'avait porté neuf mois durant avant de le mettre au monde au cours d'une scène qui me parut d'apocalypse. Elle me prit la main comme pour m'associer à son exploit alors que mon rôle, il faut le reconnaître,

avait été plutôt négligeable. Juste une petite saillie, mais bon, il fallait quand même être opérationnel au moment propice. Je restais modeste.

C'était donc notre enfant. Mais il n'avait toujours pas de nom. D'abord parce que nous ignorions s'il s'agirait d'une fille ou d'un garçon, Julie refusant qu'à travers l'échographie lui fût révélé le sexe du fœtus dont elle entendait garder la surprise jusqu'au dernier moment. Ensuite, parce que, s'agissant d'un garçon, le prénom faisait l'objet entre nous d'une inconciliable divergence. Julie s'était arrêtée une fois pour toutes sur Léopold, le prénom de son grand-père adoré, génial inventeur de surcroît, qui s'était révélé par un brevet protégeant un nouveau système d'obstruction des tubes de dentifrice. Pour ma part, je trouvais d'une banalité affligeante ce prénom qui me rappelait par trop la famille royale. La position sur laquelle je campais avait pour nom Gédéon...

“Gédéon ? s'indigna la thérapeute familiale.

— Un souvenir de mon enfance bercée par Benjamin Rabier.

— Vous imaginez votre fils porter le nom d'un canard ?”

Julie levait les yeux au ciel. J'eus beau rétorquer que, s'il se présentait sous les traits d'un volatile, Gédéon était drôle, dévoué et perspicace, bref l'humanité même, un exemple parfait d'anthropomorphisme, et que d'ailleurs les hommes avaient tout à apprendre des animaux, elle ne voulait rien entendre, murée dans son intransigeance. Bref, il était plus qu'urgent de trancher, de trouver autre chose. Car

dès les premiers mots, me dit-elle, il faut appeler le bébé par son nom, sans quoi bonjour les dégâts, problèmes d'identité et tutti quanti. *“Elle avait parfaitement raison, vous ne trouvez pas ?”* renchérit la thérapeute familiale.

Après l'énumération d'une liste de prénoms qui nous parurent insipides à tous deux, Luca se détacha comme un compromis acceptable. “Luca, oui”, s'exclama Julie, “Luca sans s, à l'italienne”, en prononçant *Lucca*, perdue dans des rêves de Toscane. Luca s'imposait à l'évidence comme le seul prénom qui convînt à notre fils, comme s'il avait été conçu pour lui sur mesure par un linguiste inspiré. “Mais pourquoi ne nous apporte-t-on pas Luca ?” s'inquiéta Julie. Cela fait une heure que nous l'attendons. Va le chercher, mon amour, je n'en peux plus.”

Et me voilà, investi d'une mission capitale, traversant les couloirs à peine éclairés de la maternité. Il était onze heures du soir. Plus un chat pour m'orienter vers la salle d'accouchement, de sinistre mémoire. Je tentai de transformer mon errance en exploration méthodique en commençant, comme il se doit, par le rez-de-chaussée où je trouvai portes closes. Au premier, j'entrouvris une porte qui donnait sur la salle des couveuses où des bébés-crevettes dormaient dans la position fœtale. Expulsés prématurément du paradis utérin, ils entendaient protester aux yeux de la terre entière contre l'ignominie d'un tel acte. Et ce, avec les moyens du bord, comme d'autres n'ont plus que la grève de la faim ou l'occupation de l'usine pour crier à l'injustice. Je me promenais parmi eux à la recherche de Luca que

j'eusse été bien en peine de reconnaître. Et puis Luca n'avait rien d'un prématuré. On ne l'avait quand même pas fichu là par erreur, nom de Dieu (je commençais à m'énerver). J'adressai un au revoir collectif à ces adorables petites choses parmi lesquelles sommeillaient peut-être une soprane ou un Nobel de physique. Même furieux, il n'était pas interdit de rêver.

Combien de temps ai-je déambulé dans les couloirs de cet hôpital avant de retrouver la salle d'accouchement que je reconnus à l'horrible vert pâle de ses murs. Il y avait de la lumière dans une pièce voisine. Un pédiatre y astiquait un bébé. Des bébés, il y en avait même deux, couchés côte à côte. Je me présentai en même temps que l'objet de ma requête : récupérer Luca. Il est d'usage qu'un bracelet identifie chaque nouveau-né. Je m'inquiétai de n'en voir aucune trace au poignet des deux bébés. Le pédiatre se voulut rassurant en m'indiquant, sans la moindre hésitation, lequel des deux était le mien. "Vous êtes sûr?" le suppliai-je, bien incapable de reconnaître Luca. A vrai dire, je l'avais à peine regardé, hurlant dans son bassin de larmes. "C'est bien lui votre fils, ne vous en faites pas.

— Vous mesurez les conséquences d'une méprise? m'exclamai-je, en jetant un regard sur l'autre qui me semblait plutôt mieux.

— Soyez sans crainte. On aurait dû lui mettre un bracelet, mais, avec toutes ces naissances, il s'est produit une véritable razzia sur le stock. De même que sur les berceaux. Il n'y a plus le moindre berceau disponible dans la maternité. Je suis dans

l'incapacité de vous en procurer un. Allez jeter un coup d'œil en chirurgie, peut-être que là, au quatrième étage ?

— Vous ne bougerez pas d'ici, n'est-ce pas ?

— Non, non, je vous attends.”

Le quatrième étage dégageait une odeur de désinfectant. Pas plus qu'ailleurs, je ne rencontraï âme qui vive dans cette lumière blafarde. Des berceaux, j'en trouvai en pagaille dans une salle, tous occupés par des bébés, plus costauds que leurs congénères en couveuse mais ceinturés de bandages aux bras, aux jambes, au visage ou au buste, témoignant de mutilations diverses dont la chirurgie les avait accablés. Ils semblaient tous logés à la même enseigne, rien n'attestant du caractère bénin du mal ou de son irréversibilité. Une infirmière de garde m'aborda, me demandant ce que je faisais là, l'heure des visites étant terminée depuis des lustres. “Un berceau, lui répondis-je, je cherche un berceau”, lui expliquant mon cas de (très) jeune père de famille qui sembla l'émouvoir à cette heure tardive de la nuit. Mais de berceau, non. Ils étaient tous occupés. Décidément, pensais-je, dans cet hôpital, on naît, on opère comme on respire. Elle m'entraîna dans une pièce obscure qui semblait servir de réserve. Sur une étagère, elle empoigna une boîte en carton dont elle vida le contenu, des fruits lyophilisés, en apparence. A l'aide de langes, elle confectionna dans le fond un petit matelas de fortune. “Voilà, me dit-elle en me remettant le paquet, ce n'est pas Byzance, mais comme ça, vous êtes tiré d'affaire, au moins pour cette nuit.”